

KRAKEN OU LES FILS DE L'OCEAN

Thierry ROLLET

(extrait)

Yannick astique toujours avec ardeur, lorsque des cris le font sursauter et faire volte-face :

– Regardez ! La baleinière, là-bas ! Retournée !

– Mieux que ça : écrasée, ouais !

– Enfer ! Les voilà tous à la baille !

– Et le cachalot ? Il les attaque ?

– Non, il sonde !

– Alerte ! Six hommes à la mer ! Paré à affaler une autre baleinière pour les repêcher !

C'est Monsieur Sven, le Second, qui vient de lancer ces ordres brefs, aussitôt soulignés des stridulations du sifflet du bosco. Velázquez se démène comme un beau diable, houspillant les hommes avec des *Pronto ! Pronto !* qui soulignent l'urgence du moment. Yannick, ayant abandonné seau et brosse, observe passionnément le manège des matelots. Grâce à leurs gestes rapides et précis, il ne faut pas cinq minutes pour mettre à l'eau la baleinière, qui se balance un moment au bout des cordages qui l'attachent au bossoir, puis se pose sur la surface houleuse de la mer. Quatre hommes embarquent. Amarres larguées, l'embarcation se dirige vers le lieu du drame – avec un équipage réduit car elle reviendra surchargée.

À propos, et l'accident ? Fasciné jusqu'ici par les préparatifs du sauvetage, Yannick n'a pas prêté attention aux naufragés eux-mêmes. Ils sont là-bas, à deux encablures environ, petites silhouettes noires accrochées à ce qui reste de leur embarcation : un morceau de proue, la poupe ayant été écrasée par le coup de queue d'un cachalot particulièrement irascible. Les malheureux, cinglés par les vagues déferlant sur eux, se cramponnent énergiquement. Yannick, dont les yeux ne sont pas encore aussi exercés que ceux d'un vrai navigateur, n'en distingue pas davantage; mais un marin quadragénaire, à ses côtés, le renseigne :

– Il y a deux blessés : on voit que les autres les soutiennent... Faudra qu'ils tiennent encore un petit quart d'heure.

– Qui était dans cette baleinière ? demande Yannick.

– Comme harponneur, Makthar. C'était le fils du Capitaine qui barrait.

– Jean-Jacques ? Non !

Yannick, alarmé, crispe ses mains sur le plat-bord avec une telle force que ses phalanges blanchissent. Soudain, la voix du Capitaine, qui observe lui aussi le sauvetage avec sa lorgnette, lance un ordre :

– La barre à tribord !

Freddy, le timonier, exécute le commandement avec célérité. Yannick comprend que le maître de l'*Alezane* veut se rapprocher le plus possible du lieu du naufrage. Mais une évidence inquiétante lui serre brusquement le cœur. Il s'en ouvre à son voisin, le matelot aux yeux d'aigle :

– Le Capitaine prend un grand risque : il amène le navire au beau milieu du troupeau de cachalots ! Est-ce parce que son propre fils est en danger ?

Le quadragénaire le foudroie du regard.

– Ici, rugit-il, chaque homme vaut autant que n'importe quel autre !

Le mousse se mord les lèvres. Puis, reportant son attention sur la scène tragique qui se déroule là-bas, sur l'eau écumeuse, il pousse tout à coup une exclamation de joie : la baleinière salvatrice a rejoint l'épave et les naufragés embarquent avec autant de rapidité que les conditions le permettent. Ensuite, l'embarcation archi-pleine revient vers l'*Alezane*, qui s'est déjà rapprochée. Naufragés et sauveteurs se retrouvent bientôt à bord.

Yannick se précipite vers eux, jouant des coudes pour atteindre son ami. Celui-ci, enveloppé dans une ample couverture et frictionné par Velázquez en personne, offre un spectacle pitoyable avec ses cheveux dégoulinants qui lui tombent sur les yeux, dans lesquels on peut lire un épuisement

profond. Il adresse un pauvre sourire au mousse qui vient à lui, le prend aux épaules. La gorge nouée par l'émotion, ce dernier ne sait que lui murmurer :

– Ça va ?

– Comme tu vois ! répond évasivement Jean-Jacques.

– Mais... tu es blessé ?

Le jeune gabier considère avec indifférence la longue estafilade barrant son avant-bras droit, du coude au poignet.

– J'avais une lance à la main, explique-t-il, et je m'apprêtais à achever la bête harponnée lorsqu'elle a donné son coup de queue. Au moment du choc, la lame a fait retour, la mauvaise ! Méfie-toi : c'est plus tranchant qu'un rasoir !

– Tu es courageux ! Une coupure pareille enduite de sel, ça doit faire souffrir !

Mais les adolescents devront attendre pour échanger des confidences. Le Capitaine s'approche, caresse affectueusement les cheveux de son fils, puis ordonne que l'on emmène les naufragés à l'entrepont : ils doivent se remettre de leurs épreuves avant d'être de nouveau prêts à affronter les cachalots. Certains ne les affronteront même pas de sitôt : Makthar, le harponneur, et l'un des rameurs ; le premier, la tête ensanglantée, doit souffrir de graves lésions du crâne ; le deuxième, avec sa jambe en capilotade, ne vaut guère mieux.

C'est Monsieur Sven, cumulant les fonctions de Second et de médecin de bord, qui effectue tous les pansements et dispense les soins d'urgence.

Déjà, cependant, la rude vie du baleinier continue : il faut envoyer une nouvelle équipe de chasse. Les trois autres ne sont pas encore revenues, preuve que, quoi qu'il arrive, elles entendent poursuivre leur travail. Le Capitaine Le Bourbasquet ordonne d'ailleurs de mettre une cinquième embarcation à la mer. L'*Alezane* s'étant imprudemment engagée au milieu du troupeau de cachalots, son patron désire trouver une juste compensation aux risques pris.

Seulement, en raison du repos accordé aux naufragés de tantôt, des vides se sont créés. Pour les combler, le Capitaine n'a d'autre ressource que de désigner des hommes un peu moins aguerris et expérimentés...

Et parmi eux Yannick.

(Souvenirs de Yannick)

JE ne m'attendais certes pas à partir traquer le Léviathan dès la première rencontre avec lui. Mais les jeux étaient faits. J'embarquai avec exaltation dans l'une des deux baleinières qui repartirent à la chasse, avec pour harponneur l'homme que je surnommais déjà Œil-d'Aigle, mais que l'on appelait Jarvis. Velázquez tenait la barre.

Souquer ferme en haute mer pour se maintenir à la hauteur d'un cétacé est une chose extrêmement pénible. Mais je tenais à me prouver à moi-même, pour commencer, que j'en étais capable. J'avais néanmoins le dos bien raide et les épaules fort douloureuses lorsque le cachalot que nous poursuivions fut à portée de harpon.

Jarvis-Œil-d'Aigle lâcha l'aviron qu'il maniait et prit son harpon bien en mains. Il s'assura que la ligne était solidement fixée, ainsi que l'autre extrémité à un taquet, puis se redressa lentement, prenant la position adéquate : le pied gauche en arrière, et en avant le pied droit posé sur la plate-forme de proue. Il releva posément son bras armé... et projeta de toutes ses forces le harpon vers le dos luisant, émergeant à quelques mètres.

Le fer barbelé s'enfonça tout près de l'œil de la bête. Celle-ci eut un long sursaut, puis se propulsa droit devant elle. À bord de la baleinière, la ligne commença à se dérouler follement dans la baille où elle était lovée, à tel point qu'elle se mit à fumer, menaçant de s'embraser. Il fallut constamment l'arroser d'eau de mer pour pallier cet inconvénient. Mais ce fut bien pire lorsque, le rouleau de corde étant parvenu à bout de course, l'animal blessé et affolé remorqua notre embarcation à une prodigieuse vitesse.

Nous soulevions un grand sillage d'écume et étions sans cesse menacés de chavirer, tant les brusques et imprévisibles changements de direction du cétacé faisaient tanguer la baleinière. Soudain, avec une brutalité encore plus marquée, le cachalot s'arrêta pile, de sorte que nous fûmes tous culbutés les uns sur les autres tandis que la baleinière, emportée par son élan, courait sur son erre à la rencontre du monstre.

– Attention ! hurla un rameur. Il va charger !

Il disait vrai : le cachalot fit une rapide volte-face et catapulta ses quelques cent vingt tonnes de graisse, d'os et de muscles vers la baleinière. L'effroyable collision ne fut évitée que grâce à la promptitude des réflexes de Velázquez, qui donna un coup de barre pour nous détourner de la charge furieuse de l'animal. D'énormes remous nous soulevèrent et la baleinière embarqua beaucoup d'eau tandis que la masse grise nous frôlait. C'est alors que Jarvis, qui ne perdait pas la tête dans de telles circonstances, lança un second harpon qui atteignit son but. Je compris qu'il voulait ainsi attacher solidement la baleinière à l'énorme corps ; de cette façon, le cachalot ne pourrait plus nous échapper.

J'avais deviné juste : bientôt, l'animal épuisé arrêta sa course folle et se laissa flotter sur place. Nous fîmes force rames vers lui, tout en demeurant prêts à toute éventualité. Je frémis lorsque, avec une incroyable audace, Jarvis et Velázquez échangèrent leurs places. Manœuvre encore plus périlleuse : le bosco bondit sur le corps même du cachalot, pour enfoncer une lance au fer acéré dans le large flanc offert. Il forait dans la plaie qui s'élargissait à chacun de ses coups, et faisait prestement tourner son arme, forant dans les chairs pour atteindre le cœur.

Tout à coup, mes compagnons se mirent à pousser des hurlements joyeux, tels que :

– Elle fleurit ! Elle fleurit !

Je les imitai sans comprendre, puis vis que l'évent de la bête lançait un liquide rosâtre inondant le corps tout entier. Je me rendis brusquement à cette cruelle évidence : le cachalot crachait son propre sang par son évent; il était mort.

L'après-midi était déjà fort avancé lorsque nous ramenâmes notre prise à l'*Alezane*, dont cette chasse nous avait fort éloignés. Trois autres cachalots tués venaient déjà d'être dépecés et les fourneaux fondaient leur graisse. Ce ne fut qu'en gagnant l'entrepont pour y prendre un repos bien mérité que je connus la véritable signification du mot « puanteur ».

(Fin des souvenirs)

**Lisez la suite dans *Kraken ou les fils de l'océan*
À commander sur ce site**